

sait : " Tu verras que nous ne le retrouverons pas. Se sentant si près de se voir mettre la main au collet, il a tout intérêt,—puisqu'il a eu la chance d'aller, au su de tous, au Ring Theatre ce soir,— à se laisser passer pour mort. Ce sera bien facile en raison de tous les cadavres carbonisés qui seront méconnaissables. Un fripon de son espèce est trop adroit pour se laisser brûler vif et trop fin pour ne pas mettre à profit cette circonstance." Ces paroles furent pour moi un trait de lumière. Pourquoi, comme le peu recommandable personnage dont parlaient ces policiers, ne profiterais-je pas au moins pour quelque temps de ce sinistre ? Sortir soudain de ma personnalité, rompre avec ce rang et cette fortune que votre exemple m'avait appris à dédaigner, essayer de m'oublier moi-même dans une autre vie, une vie à faire à mon gré, comme si je ressuscitais autre au sortir de la tombe. Je ne serais plus Sir Gilbert Nevyl, ma veuve n'existerait plus pour moi, ni moi pour elle, je serais libre, libre... et peut-être cette liberté étrange donnerait-elle à mon cœur la force de supporter la blessure saignante que mon impossible amour pour vous y avait faite. Ma résolution fut prise instantanément : je franchis la foule, sautai dans un fiacre qui me conduisit à la gare du Midi. L'argent pour payer mon voyage en Orient, que je portais sur moi en billets de banque, m'enlevait tout souci pécuniaire immédiat. Le lendemain, je débarquai à Trieste sous un faux nom avec l'intention de partir pour l'Amérique. M'étant attardé dans ce port, saisi par le plaisir de vivre ma vie d'inconnu, il se trouva qu'avant d'avoir pris mon passage sur un paquebot, je lus dans un journal l'annonce de la mort de mon neveu Ernest. J'en éprouvai une peine profonde, puis, tout à coup, je songeai que cette mort vous faisait, si j'eusse été réellement mort moi-même, héritière des biens des Nevyl. Cela m'affermait plus que jamais dans mon projet, et ce fut avec une joie sauvage que je m'y enfonçai. Il vous faudrait donc l'accepter cet argent maudit que vous vous étiez obstinée à me refuser avec tant de hauteur. Mais dès lors il ne devait plus être question de partir pour l'Amérique ; je voulais, proche et inaperçu, jouir de la joie que vous procurerait cette fortune que j'imposais malgré vous à votre pauvreté dont la vue m'avait tant fait souffrir. C'est ce qui eut lieu. J'ai suivi d'abord pas à pas, à Paris, caché en un quartier retiré, vos attermoissements enfin, et avec quelle ivresse, votre prise de possession de Morton. J'étais à Paris quand M. Dunnet me cherchait à Vienne, et j'y étais encore quand je vous sus bien définitivement installée en Angleterre. Je vins alors ici reprendre la suite de votre œuvre modeste, vivre avec tous les adorables souvenirs que cette Maison de la Vierge éveillait en mon cœur toujours si plein de vous. Ici un grand calme s'est fait dans mon esprit, et comme j'allais voir la fin de mes ressources, j'eus l'idée d'ajouter au travail manuel, pour lequel je suis encore un pauvre écolier, un travail intellectuel et productif. Je me mis à écrire pour des revues et des journaux, et je n'ai jamais ressenti tant d'orgueil que le jour où je me vis en état de gagner ma modeste existence d'ermite villageois. Et ceci est votre œuvre, Ulrique... Mais vous ne m'avez rien dit de votre existence de riche héritière ?

—Oh ! laissez-moi l'oublier,—dit-elle en frissonnant,—j'ai été si malheureuse... et j'ai été si près de devenir mauvaise et indigne ! Comme vous me disiez jadis : " C'est une triste histoire, n'en parlons pas."

Elle s'arrêta un moment.

—C'est une vieille femme qui m'a sauvée de la ruine morale, comme, ici, ce fut un vieux prêtre qui me sauva

de la faim. La reverrai-je jamais pour la remercier ? Si jamais je retourne en Angleterre...

—Oui, Ulrique, vous la reverrez ; nous irons la trouver, vous et moi, nous la remercierons ensemble."

Elle s'était levée du banc et mise à cueillir des fleurs dans le massif voisin.

—Où allez-vous ? demanda-t-il.

Elle lui montra ses mains pleines de lis et d'œillets.

—Porter ceci à celui que je ne puis plus remercier dans la vie. Gilbert, voulez-vous venir avec moi sur la tombe du Père Sepp ?

MME DE LONGGARDE.

CHEZ LES VIEUX

—Qui est là ?

Le petit bruit de loquet remué avait cessé derrière la porte. Le père Hamelin demanda :

—C'est vous, voisin Anselme ?

La voix de la vieille Marthe sortit de l'ombre.

—C'est le vent... Ferme !

—J'avais cru entendre marcher. C'est bizarre.

Il regarda dans l'escalier. Quelqu'un ne descendait-il pas dans l'obscurité, silencieusement, du bout des pieds ? Le père Hamelin cria encore : " Qui est là ? " Personne ne répondit.

—Alors il revint prendre sa place au coin du feu.

—Je suis pourtant sûr qu'il y avait quelqu'un.

Les deux vieux vivaient solitaires, au fond de leur calme faubourg, dans le petit appartement qu'ils n'avaient pas quitté depuis trente ans. Ils restaient là, assis, les mains sur les genoux, dans ce recueillement des vieillards qui semble une constante prière, n'ayant rien à se dire et se comprenant tout de même... Leur fils, c'est à lui qu'ils pensaient, dans le grand silence du soir tombant, où tous les bruits de leur vie s'arrêtaient. Depuis qu'il s'était marié richement, sa femme l'avait éloigné de ses humbles parents. Maintenant, il était devenu un monsieur important, ayant de grandes affaires, de belles relations. Oui, oui, les vieux comprenaient qu'il ne vint pas souvent dans leur lointain quartier... De temps en temps, une visite hâtive, pour leur apporter la pension qu'il leur servait, toujours très affairé, très pressé... " Désolé de ne pas pouvoir rester plus longtemps ; s'il y a quelque chose de nouveau, faites-le moi savoir..." Il n'y avait jamais rien de nouveau.

* * *

Cette fois, la porte s'ouvrait. Un coup de vent entra dans la pièce. Quelqu'un s'avançant dans l'ombre se heurta à la table. Une voix dit :

—Bonsoir !

Le père Hamelin se leva, tout pâle.

—Ah ! mon Dieu !... mais c'est Léopold !

La figure du fils apparut, toute rouge. Le reflet des braises sans doute...

—Eh ! oui, c'est moi. Je viens vous apporter la pension. Elle ne tombe que dans quelques jours. Mais ça ne fait rien.

Longuement, soigneusement, il comptait l'argent sur la table...

—Deux cent quinze... deux cent vingt... Tenez, voyez je crois bien que votre compte y est...

—Oui, oui, petit, ça va bien... Tu es un brave enfant pour deux pauvres vieux comme nous.

Ils le regardaient, l'œil humide. Et c'était risible et touchant de voir ces deux vieillards contemplant avec tendresse ce gros homme à barbe déjà grise, couvert d'une pelisse à col de fourrures, et l'appelant : " Petit ", comme autrefois, quand il rentrait de l'école, avec sa faim ramassée au grand air, dans les rues.